

# «Mères-crapules» ou odes à la femme la plus merveilleuse ?

25

---

## LES ÉCRIVAINS ET LEUR MÈRE

Le «roman maternel» est un genre très présent dans la littérature néerlandophone. Illustré avant tout par les fils, ce qui n'a rien d'étonnant, il fait aujourd'hui plus que jamais florès. Des auteurs comme Tom Lanoye, Erwin Mortier, Jan Siebelink, Maarten 't Hart, Adriaan van Dis ou Arnon Grunberg y ont apporté récemment leur contribution. Quelle est l'importance de la relation fusionnelle entre les fils qui écrivent et leurs mères? Les écrivains parviennent-ils à garder une distance suffisante dans le portrait qu'ils dressent? Et quand choisissent-ils de faire une ode ou de régler leurs comptes? Voici le roman maternel revisité, à travers quelques ouvrages récents.

Un écrivain peut-il éviter de publier un roman sur la relation qu'il entretient ou a entretenue avec sa mère? Un bref examen de la littérature de langue néerlandaise actuelle amène à la conclusion qu'il s'agit presque d'un rituel auquel on ne saurait échapper. De Leo Pleyzier et de Jan Wolkers à Jeroen Brouwers ou, plus récemment, de Tom Lanoye à Adriaan van Dis, Maarten 't Hart ou Jan Siebelink, tous ces écrivains ont consacré d'admirables pages à leur génitrice et recherché la forme qui convienne le mieux à ce récit quasi inéluctable. La quête de la mère peut être le couronnement d'une œuvre, un rite de passage ou une descente pénible au royaume d'Édipe. Parfois aussi un règlement de comptes amer et sans merci, dans lequel l'amour se transforme en haine, comme pour permettre de se détacher enfin d'une mère étouffante. Mais comme Tom Lanoye (° 1958)<sup>1</sup> le fait dire de manière abrupte à Josée, sa mère, dans *La Langue de ma mère*<sup>2</sup>: «Il n'y a qu'une seule sorte de gens qui soient plus détestables que ceux qui écrivent du mal de leurs parents. Ce sont ceux qui n'écrivent rien sur leurs parents. Alors qu'ils savent écrire». Tout le monde ne partage cependant pas cet avis, loin s'en faut. «Un livre sur un bon fils est intéressant, mais un livre d'un bon fils ne l'est pas», a lâché un jour l'écrivain américain Philip Roth.

Quoi qu'il en soit, les romans et récits maternels pourraient remplir des étagères entières. «Les plus beaux romans ne sont pas consacrés à des amours impossibles, mais à des mères», a récemment constaté, avec justesse, le critique Bart Temme sur le site



**Tom Lanoye**

photo T. Posthuma de Boer.

Internet *Tzum*. «Des odes à la femme qui, des années durant, a lavé, essoré et étendu le linge, nourri des enfants, préparé le repas, la viande, la soupe ou les légumes». Une image assez réductrice de la *mater familias*. Il est néanmoins exact que les mères en littérature sont souvent cantonnées dans un rôle familial et ménager modeste. Logique, car c'était monnaie courante il n'y a pas si longtemps encore dans la Flandre profonde et dans les campagnes néerlandaises néo-calvinistes. Mais les mères, voulant sortir de l'ombre, se retrouvent brusquement sur un piédestal.

C'est le cas chez Maarten 't Hart (° 1944), qui a publié en 2015 un récit très attendu sur sa mère, intitulé *Magdalena*. Il y dévoile «les singularités étonnantes et la solidité inébranlable de la foi» de sa mère dans un récit fourmillant de détails et souvent amusant. Non seulement 't Hart fait revivre Magdalena van der Giessen, mais il réussit à mieux faire comprendre les «manies, singularités et faiblesses» qu'il a lui-même pu avoir. L'auteur s'était donné cette mission de longue date, comprenant qu'il subsistait une lacune dans les récits qu'il avait pu livrer de sa jeunesse, marquée par la religion réformée, et surabondamment décrite, il faut bien le reconnaître. Il avait longtemps occulté sa mère. Par crainte de se heurter à celle qui, de son vivant, n'admettait pas l'idée qu'on pût écrire sur elle. 't Hart a donc attendu la mort de sa mère, survenue en 2012 à l'âge de 92 ans, avant de s'attaquer à ce roman. Malgré les embarrassantes questions de caractère que 't Hart soulève, *Magdalena* est un portrait détaillé mais flamboyant d'une mère bizarre. Prétexte de scènes décrites avec amusement sur sa piété malade et inébranlable, son idée délirante de se sentir sans cesse épiée et surtout son obsession de voir le père de Maarten 't Hart, qui exerce le métier de fossoyeur, la tromper. Avec goût et un sens inné de l'anecdote, le fils retrace le comportement d'une femme «qui n'a cessé de dénigrer, de calomnier et d'accuser son mari au cours des 39 années qui ont suivi sa mort». Pour finalement se remarier avec Jock, un amour de jeunesse, lequel n'a pas hésité à mettre Maarten 't Hart à la porte, de sorte qu'il a ensuite toujours fallu ruser pour trouver un lieu de rencontre.



Adriaan van Dis

photo BrunoPress.

Nous garderons en mémoire le souvenir de la «paranoïa effarante» dont est atteinte Magdalena dans un roman plein d'amour et dénué de tout psychologisme. 't Hart prend souvent lui-même la parole, fait des digressions et distille quelques idées, qui ne peuvent masquer la faiblesse structurelle du roman. Celui-ci se termine en effet sur une note étrange: un vrai règlement de comptes avec le rythme de la psalmodie protestante, pendant l'enterrement de sa mère, rien de moins, comme si l'auteur nous assénait une nouvelle fois sa morale antireligieuse.

Impossible de ne pas comparer cet ouvrage à deux autres romans maternels récents, dont l'un a reçu un accueil plus favorable que l'autre de la presse néerlandaise. Jan Siebelink (° 1938)<sup>3</sup> ajoute *Margje* (2015) à la liste illustre des romans de ce type. Annoncé comme une suite à son immense succès de librairie *Knielen op een bed violen* (S'agenouiller sur un lit de violettes, 2005), l'ouvrage est un portrait subtil d'une figure maternelle qui a eu du mal à sortir de l'ombre.

Adriaan van Dis (° 1946) a publié *Ik kom terug* (Je reviendrai, 2014), dans lequel il explore sa relation compliquée avec sa mère. Les quinze dernières années de sa vie, celle-ci lui a inspiré une «profonde aversion», car elle se perdait dans un ésotérisme incontrôlé et restait avare de ses secrets. Van Dis a dû faire abstraction de son humeur revêche. Pourtant, il a une certitude: «Un adulte qui désire ardemment un contact physique avec une mère qui ne l'a jamais pris contre elle. C'est triste, sans conteste. Mais d'un autre côté, je viens de découvrir que ma mère m'avait davantage façonné que mon père». Et quand elle évoque ses années de détention traumatisantes dans un camp japonais, elle s'ouvre enfin. Sur ses crispations, elle conclut: «C'est la vieillesse. (...) Le caractère ne change pas avec l'âge, il réduit, il concentre ses saveurs. Nous devenons tous le bouillon cube de notre propre soupe». À la différence de Maarten 't Hart, Adriaan van Dis fait de *Ik kom terug* un vrai roman à partir d'entretiens semi-journalistiques.

Dans *Margje*, Siebelink adopte une autre démarche. L'ouvrage fait suite à *Knielen op een bed violen*, dont le personnage central était Hans Siviez, le producteur de fleurs



Arnon Grunberg  
et Hannelore  
Grünberg-Klein  
(1927-2015)

photo ANP

tombé sous l'influence d'une communauté calviniste vétérotestamentaire et arraché à sa famille, brisée. La figure de la mère, Margje, était mise quelque peu au second plan. Dans la «suite» imaginée par Siebelink, son fils Ruben, devenu plus âgé, lui propose une réhabilitation et ravive les souvenirs. Dans ce nouveau livre, Siebelink veut sonder «l'âme féminine», explique-t-il au quotidien *Algemeen Dagblad*. Il décrit sa mère comme «une belle femme fière, qui a dû se battre pour tenir sa famille malgré la misère, bien que suffisamment intelligente pour suivre une formation, mais qui n'a jamais eu cette chance, car l'argent a toujours manqué à la maison. Je pense qu'à cet égard Margje résume le sort de nombreuses femmes issues de la même classe sociale». Le roman est animé par la rivalité toujours présente entre le fils aîné, Ruben, et son cadet intrépide, Thomas, le peintre, qui aime la boisson et la vie. Ruben aspire à être reconnu par sa mère, mais doit en grande partie y renoncer jusqu'à sur le lit de mort de celle-ci, faute d'avoir su faire prospérer convenablement l'entreprise horticole. «Toute sa vie, il avait espéré l'avoir pour lui. (...) Ruben voulait qu'elle le préférât à Thomas. Il voulait être son favori inconditionnel».

Siebelink donne finalement une image nuancée de sa mère qui, dans la contrainte parfois, s'accommodait de son rôle de pilier familial dans l'ombre mais était en passe de devenir une femme du monde. Parfois, elle laisse jaillir sa frustration et son mécontentement devant le comportement religieux insensé de son mari. En définitive, les romans de Van Dis et de Siebelink sont plus convaincants que le *Magdalena* de 't Hart, car ce dernier hésite entre la biographie et l'anecdote, ce qui entraîne une certaine faiblesse sur le plan formel.

### Hommages

L'émotion et le tragique ne sont jamais bien loin dans un roman sur une mère, surtout quand la décrépitude devient irrévocable. L'écrivain et humoriste Kees van Kooten (° 1941), qui a rendu hommage à sa mère dans *Annie* (2000), note qu'aux yeux des gens

de l'extérieur sa relation à sa mère avait dû «dépasser la limite de l'étouffement». La forme demeure extrêmement importante pour maintenir la distance et obtenir l'effet qui convient. Nicolaas Matsier (° 1945) y parvient dans *Autoportrait avec parents*<sup>4</sup>, ouvrage dans lequel il évoque ses souvenirs à travers des objets de la maison de ses parents. N'oublions pas non plus les hommages rendus par Erwin Mortier (°1965)<sup>5</sup> à sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer dans *Psaumes balbutiés*<sup>6</sup>, ou par Tom Lanoye, qui à travers le roman évoque dans un style baroque la figure de sa mère, frappée d'aphasie. La sincérité convaincante de ces hommages tient à la perspective adoptée. *Psaumes balbutiés*, oscillant entre poésie, prose et aphorisme, montre un univers fragmenté représentant l'émanation d'un esprit qui se dégrade et qui, lentement, sombre dans le brouillard. «J'ai toujours du mal à regarder une photo d'elle autrefois. Avec ses cheveux bien mis et ses joues fardées. [...] L'écriture de ce livre a été difficile. Mais je ne pouvais y couper. Elle s'est imposée à moi. J'ai eu beau résister», explique Erwin Mortier en 2011 sur le site Cobra.be au sujet des *Psaumes balbutiés*. Chez Tom Lanoye, la langue est là pour la délectation et pour la liberté de parole de Josée Verbeke, actrice dans une compagnie de théâtre amateur. Quoique... Lanoye joue aussi avec les contrastes, passant de la parole au silence et vice versa. Il décrit la vie, la maladie, la déchéance et la mort de cette truculente femme de boucher et actrice amateur, qui n'épargne pas ses proches et qui, à l'occasion, a la langue bien pendue. Comme en témoigne la scène dans laquelle l'auteur révèle son homosexualité à sa mère, laquelle réagit immédiatement. Elle ne se tait qu'après avoir perdu l'usage de la parole à la suite d'une commotion cérébrale. Le fils prend alors le relais pour s'exprimer. Dans *Wit is altijd schoon* (Le blanc c'est toujours bien, 1989)<sup>7</sup>, le «classique» de Leo Pleysier (°1945), la mère donne aussi libre cours à sa volubilité sur son lit de mort, au cours d'un monologue éprouvant pour les nerfs.

### **Distanciation et haine**

À l'inverse, de nombreux romans témoignent quant à eux d'une tension exacerbée entre mères et fils. Le meilleur exemple en est *Rouge décanté*<sup>8</sup>, de Jeroen Brouwers (°1940), prix Femina étranger 1995 pour ce «monument à une mère». Dans un camp japonais où il est interné durant sa petite enfance, l'auteur voit à diverses reprises les coups et les mauvais traitements infligés à sa mère: «J'étais à la recherche de ma mère, de la jolie femme de mes premières années. Cette mère a été martyrisée, rasée, blessée, brisée - et j'ai alors cessé de l'aimer. (Edipe en larmes. Mais oui», a déclaré Brouwers dans une interview. Après cette période de captivité, Jeroen Brouwers devient un enfant difficile. Il commence à haïr sa mère lorsqu'elle le met en pension après la guerre. Brouwers se sent trahi. Dimitri Verhulst (°1972)<sup>9</sup> aussi s'en prend à ces «mères-crapules» dans *La Merditude des choses*<sup>10</sup>. Il est de notoriété publique que sa mère a porté plainte contre lui quand il l'a présentée comme une grosse dondon radine dans son recueil de nouvelles *De kamer hiernaast* (La Chambre d'à côté, 1999). Dans *De laatste liefde van mijn moeder* (Le Dernier Amour de ma mère, 2010), il la décrit comme un être craintif, une vraie fouine, toujours prête à grignoter et surtout à s'adonner à un conformisme banal.

Indigné lui aussi, Ischa Meijer (1943-1995) fait débiter *Brief aan mijn moeder* (Lettre à ma mère, 1994) par ces mots: «Mère, j'ai du mal à m'adresser à vous; je n'ai aucun sou-

venir d'une complicité quelconque entre nous (...) Pendant plus de dix-huit ans, nous avons vécu à proximité l'un de l'autre; mais lorsque je lèche mes blessures, j'ai toujours l'impression que je suis le seul de nous cinq à ressentir cette période où nous avons vécu ensemble comme douloureuse, seulement douloureuse. Et dans cet isolement, je me sens plus menacé que jamais; (...). Meijer a tenté de s'attaquer à la montagne des sentiments de culpabilité et d'infériorité que sa mère avait suscités en lui.

### «Devenir mère soi-même»

Nul besoin d'être psychologue amateur pour constater qu'un grand nombre de fils écrivains se lancent avec avidité dans leurs romans maternels. Nous sommes frappés par ce caractère inéluctable, cette nécessité amère. Prenons Arnon Grunberg (° 1971)<sup>11</sup>. Au moment où cet article a été écrit, on s'intéressait déjà à *Moedervekken* (Grains de beauté)<sup>12</sup>, le roman sur sa mère récemment décédée, Hannelore Grünberg-Klein, qui a survécu à la déportation dans différents camps durant la Seconde Guerre mondiale. Grunberg lui-même a parlé d'un «livre définitif». Pendant un temps, il a eu une relation quasi fusionnelle avec sa mère, alors malade: «mon bourricot» et «ma chère maman» ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Durant les derniers mois de vie de sa mère, il a demeuré constamment chez elle, à Amsterdam. «C'est bien que je me sois attaché à quelqu'un. (...) Je pense que c'est bien pour ma mère que quelqu'un se soit attaché à elle. Au fond, plus besoin d'avoir une femme quand on a une mère», a confié Grunberg dans une interview. Est-ce cette fusion que les auteurs recherchent dans l'écriture littéraire, après s'être brusquement détachés? Même Maarten 't Hart connaît ce phénomène: «Ah, les belles années de la fusion totale! (...) Je pleurais en même temps que ma mère, et quand elle était en larmes, je ne pouvais pas m'empêcher de l'être aussi. Et en larmes, elle l'était souvent, surtout le lundi quand elle faisait la lessive. Je sanglotais alors de bon cœur avec elle. Si elle était heureuse, je l'étais aussi. Si elle était triste, je l'étais aussi».

Grunberg va encore plus loin. Dans un texte, lu à un colloque, il a récemment analysé la manière dont il s'attache et se détache ainsi que la mission qu'il s'est fixée d'«être mère lui-même». Il décrit le moment où sa mère meurt, le 9 février 2015, et la façon dont il se distancie immédiatement de la situation: «Lorsque ma sœur a éclaté en sanglots devant le corps de ma mère qui venait de décéder, je rédigeais déjà mentalement l'article de ma rubrique du lendemain, dans le *Volkskrant*, sur sa mort. Une telle attitude peut passer pour de l'apathie mais ne saurait expliquer la complexité de ce que je ressens. S'il y a une chose que ma mère m'a apprise, c'est bien de m'attacher tout de suite et de me détacher tout aussi rapidement. Je peux m'attacher pendant cinq minutes, et me détacher ensuite en trente secondes». Voilà comment l'état fusionnel se dissipe. Ce n'est pas pour rien si Grunberg est l'écrivain qui chuchote à l'oreille des lecteurs: «Si ça fait mal, c'est de l'amour».

### **Dirk Leyman**

*Journaliste littéraire.*

*dirk.leyman@skynet.be*

*Traduit du néerlandais par Jean-Philippe Riby.*

## Notes

---

- 1 Voir *Septentrion*, XLII, n° 1, 2013, pp. 11-15.
- 2 Titre original : *Sprakeloos*. La traduction française, signée Alain van Crugten, a paru aux éditions La Différence de Paris en 2011 (voir *Septentrion*, XXXIX, n° 4, 2010, pp. 75-76).
- 3 Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 3, 2008, pp. 33-36.
- 4 Titre original : *Gesloten huis*. La traduction française, signée Charles Franken, a paru en 2002 chez Le Passéur / Cecofop, Nantes.
- 5 Voir *Septentrion*, XXXII, n° 4, 2003, pp. 32-39.
- 6 Titre original : *Gestmeld liedboek*. La traduction française, signée Marie Hooghe, a paru aux éditions Fayard de Paris en 2013.
- 7 Voir *Septentrion*, XXI, n° 1, 1992, pp. 29-31.
- 8 Titre original : *Bezonken rood*. La traduction française, signée Patrick Grilli, a paru aux éditions Gallimard de Paris en 1995 (voir *Septentrion*, XXIV, n° 4, 1995, pp. 20-22).
- 9 Voir *Septentrion*, LXV, n° 1, 2016, pp. 15-19.
- 10 Titre original : *De helaasheid der dingen*. La traduction française, signée Danielle Losman, a paru aux éditions Denoël de Paris en 2011 (voir *Septentrion*, XLV, n° 1, 2016, pp. 20-21).
- 11 Voir *Septentrion*, XXXV, n° 4, 2006, pp. 3-11.
- 12 Ce roman vient de paraître aux éditions Lebowski d'Amsterdam.